



Vendredi
08.02.2013

Choose your language: EN | FR

SEARCH

To search, type and hit enter

LUNDI

MARDI

MERCREDI

JEUDI

VENREDI

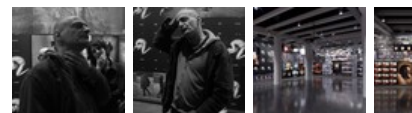
PORTFOLIOS DU WEEKEND



Antoine d'Agata et Diane Dufour, directrice du BAL © Bernard Perrine

EXPOSITION

Antoine d'Agata par Bernard Perrine



Attention, l'exposition présentée au BAL jusqu'au 14 avril 2013 n'a rien à voir avec ce que l'on a l'habitude d'appeler exposition. Un terme qui dans notre "contemporanéité" nous renvoie aussitôt à d'autres termes comme cimaises, cadres, éclairage, marché... On pourrait appeler cela installation, cela en est une mais il appartient de définir sa forme et son sens. Je dirai qu'il s'agit avant tout d'un immense autoportrait ou plutôt une autobiographie dont la salle du bas du BAL représenterait les différentes couches explorées et enregistrées par le photographe. Mais là aussi peut-on seulement le désigner de ce nom tant ses modes d'expression se superposent et s'entremêlent. C'est d'ailleurs la question que posera François Cheval au cours de la conférence qu'il prononcera dans le cadre de cette programmation le 27 mars prochain à 20h00. Des couches qui prennent naissance dès les apprentissages. **D'Agata** est venu assez tard à la photographie. Sans école, il a commencé à photographier à l'âge de 30 ans mais avec Nan Goldin et Larry Clark. Les premières réalisations apparaissent dès les années 1990 avec les carnets de voyage que pourraient être "Mala Muerte" et Mala Noche", avant "Vortex", "Insomnia", "Ice" en 2012 et "Anticorps" cette année.

Parce que ce qui est montré au BAL est unique, il devient difficile de rendre compte de ce que l'on y voit, de ce qui y est présenté. Que voir, comment voir? Comment décrypter ce millier d'images dont l'auteur principal est Antoine d'Agata mais ne dit-il pas au fil de ses interviews et de ses textes qu'à de nombreux moments "il devient le sujet, le témoin de l'expérience, au point de renoncer au geste photographique pour en devenir le sujet en laissant à "l'autre" le soin de certaines captations. Ne montre-t-il pas des documents trouvés ou des fiches. Certes cela ne concernerait que les images qu'il qualifie de nuit, par opposition aux photographies qualifiées de jour, celles qui sont censées montrer les guerres et les injustices et violences du monde, même si depuis la première du Golfe la guerre se fait aussi plutôt de nuit. Une distinction qui fut longtemps inconsciente, en dehors du fait que l'une serait froide et en retrait par opposition à la seconde, la photographie de nuit, qui serait une photographie de sensation avec un investissement dans des lieux et des expériences.

Le titre de l'exposition "*Anticorps*" veut en effet, dans le sens premier du terme, exprimer cette violence, ces violences. L'installation veut en être le reflet, dire le monde dans lequel on vit. Faire cohabiter ces violences. D'Agata sera l'œuvre et le reflet de l'œuvre.

Si on se cantonne à la géométrie des lieux, "l'installation" se décline dans les deux salles du BAL. En entrant dans la première, on découvre un espace quasiment vide avec des sortes des piles de grands tracts reproduisant quelques images et des textes portant entre autres sur l'outil photographique ou le conditionnement du monde.

"L'outil photographique porte en lui les germes de l'action, le geste équivalent à l'acte perceptif même: la photographie comme art martial dont l'unique principe serait le désir du monde."

"L'obscénité est dans l'hypocrisie des lois, l'abrutissement psychologique de la masse soumise, la limitation des mouvements de la chair au sein du champ social, la culture de la peur et de l'insécurité, l'étouffement planifié de l'expérience, l'infinité de technologies qui perpétuent l'autorégulation et la discipline de foules fascinées par le spectacle de leur asservissement et la promesse d'une félicité nouvelle".

Au fond de la salle, dans une demi-obscérité un grand écran sur lequel sont projetées des paroles de femmes enregistrées au japon et dans une dizaine de pays. Ou du moins, leurs traductions en français, une mise en espace qui semble tenir à distance les visiteurs de l'exposition. Hormis les traductions de ces textes projetés, l'écran reste noir. Du moins pour le moment car au mois de mai Arte devrait diffuser le film avec des images ultra nettes. "C'est beaucoup plus difficile de travailler dans la netteté que dans le flou" me confie Antoine d'Agata en ajoutant "je suis plus proche de l'espace de cette salle que de celui du bas car aucune image n'était à la hauteur de ce que disent ces femmes." Les rencontres avec toutes ces personnes disent le monde dans son ensemble. L'installation raconte, elle écrit le monde, elle déplace des lignes.

Au pied de l'escalier, dans la salle du bas, au contraire, on pénètre dans un flux d'images petites ou grandes, collées à même les murs dont certains ont même été créés pour la circonstance. A l'entrée, une grande feuille imprimée, sert à la fois de plan et de légendes pour ce millier d'images. On y lit et on y voit aussi bien "Alexandrie" en 1998, "Marseille", "Bamako" ou la "Death Valley" en 1999, "Gaza", Hébron", "Askar" ou "Naplouse" en 2002", "la rénovation de Marseille" ou "Sangatte" en 2004, "Brest", "Vilnius" ou "Las Palmas" ou les "Vosges" en 2003... mais aussi "La Havane" en 2010, "Phnom Penh" en 2006, 2008, 2009 et 2011, "Nuevo Laredo" en 2005, SaàPaulo" en 2006 ou encore "Groningen" en 2003, "le Centre d'hébergement pour enfants de Phnom Penh" en 2005 ou "les fichiers de police sur internet" en 2012...

De ces murs d'images constitués de tirages collés, souvent mats, émergent quelques grands tirages de prestige, encadrés ou non, souvent issus de ce qu'il appelle les images de la nuit,

des formes floues, souvent brunâtres, à cause de leur prise de vue en faible lumière. Un choix qui pourrait venir remettre en question la cohérence du travail (jour et nuit), et même le sens de "l'installation" développée par le photographe et les commissaires. Ces grands tirages soignés constituent l'œuvre marchande, telle que l'on pourra la retrouver, également en grand format, à partir du 15 mars 2013 sur les cimaises de la galerie Les filles du Calvaire.

Toute l'œuvre est là. "C'est la première fois que je donne une cohérence à mon travail" répète d'Agata à longueur d'interviews. "Je veux sortir de la caricature dans laquelle on m'a enfermé. Depuis vingt ans, mon travail a toujours été politique".

On sort du mythe pour sauter à pieds joints dans un autre, les violences du monde. Les injustices de toutes sortes, les guerres mais aussi le sexe, l'alcool et les drogues qui pour Antoine d'Agata et les commissaires sont violences dans le sens où "dans la fatalité de la misère, quand on n'a rien, il n'y a pas d'autre choix que la sensation. C'est l'outil le moins cher qui te fait sentir, exister. Elles permettraient de contaminer les structures stables de la société comme au Mexique"

Pour Antoine d'Agata, cette exposition est une opportunité de donner une forme provisoire à un état des choses provisoire. Un palier.

Depuis "Ice", il n'a pas fait de photo, il paye ce parcours vers les tréfonds. Mais il ne faut pas négliger qu'il est un créateur pluridisciplinaire: il écrit, filme, enregistre sons et paroles. Pour donner corps et sens à cette "installation", les deux commissaires Bernard Marcadé (professeur, critique, commissaire d'expositions au Centre Georges Pompidou et auteur de nombreux livres sur l'art...) et Fannie Escoulen ont effectué une année de plongée dans les archives du photographe, des dizaines de milliers d'images et de textes. Il fallait bien ce temps pour essayer d'appréhender le monde d'Antoine ou plutôt l'ensemble de ses mondes et de ses productions: photographies, bandes son, films textes... Une aventure qui exigeait parallèlement "une certaine complicité" sans laquelle il aurait été impossible d'appréhender son monde fait de sensations et de sentiments. Elle demandait aussi de prendre les dimensions des possibles renvoyés par la salle. Un critère primordial car, pour diverses raisons, au retour de la première installation, au Foam d'Amsterdam, ils se sont rendu compte que leur proposition ne fonctionnait pas ou fonctionnait mal. Dans le train du retour, ils ont tout remis en question en fonction de l'architecture du BAL, comme il faudra le faire pour la prochaine étape italienne (Forma à Milan). "C'est une aventure compliquée, car ce n'est pas une simple exposition de cadres. Cette installation est un carottage dans le flux des images, des sons, des textes, qui constituent l'œuvre, elle dit le monde dans lequel il vit. D'Agata sera l'œuvre et le révélateur d'une œuvre et d'un espace. Sa démarche est moins celle d'un témoin. Ses images sont plutôt des gestes politiques, amoureux, sexuels, artistiques".

"Depuis 20 ans, elles révèlent une volonté politique. Ces images ne sont pas des représentations mais littéralement des morceaux arrachés-un arrachement-plus qu'une construction ou une composition. D'Agata ne compose pas une image, il arrache

à la réalité sa propre vie. Ses images sont des lambeaux de chair. Une chair aimée, triturée, violente, droguée..."

Les images rescapées sont les valeurs fondatrices, elles montrent une tension entre le subit et l'envers du monde pour faire cohabiter les violences. L'exploration du mur est là pour trier. Pour Bernard Marcadé, Antoine prend, selon l'expression de Guy Debord "le parti du diable". "Il se sent appartenir à la même "sale espèce", pour reprendre la formule de Michel Foucault, que ses partenaires photographiés. Les classes dites dangereuses, dégâts collatéraux du capitalisme contemporain (spectaculaire et mondialisé), portent en elles le ferment de la révolte à tous les ordres établis, économiques, raciaux et sexuels."

Cette exposition est une étape.

Du 9 août au 23 septembre 2013, Antoine d'Agata expose à Marseille "Odyssees", un parcours des migrants à travers l'Europe. Exposition qui sera ensuite présentée à Kosice à la fin de l'année 2013.

Bernard Perrine

Expositions

Antoine d'Agata - "Anticorps"

Jusqu'au 14 avril 2013

Le BAL

6 Impasse de la Défense

75018 Paris

+ 033 (0)1 44 70 75 50

Mercredi au vendredi, 12h00-20h00

Samedi 11h00-20h00

Dimanche 11h00-19h00

Antoine d'Agata

Galerie Les Filles du Calvaire

Du 15 mars au 27 avril 2013

17 Rue des Filles du Calvaire

75003 Paris

France

Rencontres, projections, conférences, performances :

(Programmation de Fannie Escoulen)

- Mercredi 20 mars - 20H

Rencontre avec Bertrand Ogilvie (philosophe) et Bernard Marcadé À propos de l'extrême violence du monde

- Mercredi 27 Mars - 20H:

Conférence de François Cheval (conservateur du Musée Niepce à Chalon-sur-Saône). Antoine D'Agata : s'agit-il encore de photographie ?

- Mercredi 3 Avril - 20H

Discussion entre Léa Bismuth et Bernard Marcadé Antoine d'Agata: Photographie? Peinture? Performance?

Cinéma :

Expériences / Mardi 15 janvier – 20H

Aka Ana, Antoine d'Agata, 2008, 22min

Marilyn Time Five, Bruce Conner, 1973, 14min

Ai (Love), Taka Limura, 1962, 10min

Fire in my belly, David Wojnarowicz, 1986-87, 28min

Where Evils Dwells, David Wojnarowicz, 1985, 28min

LINKS

<http://www.le-bal.fr>

CONTRIBUTEUR

Bernard Perrine

Tweet 1

0

J'aime 7 personnes aiment ça.

[HOME](#)

[AGENDA](#)

[ARCHIVES](#)

[ABOUT](#)

[CONTACT](#)

[SUBSCRIBE](#)

© Le Journal de la Photographie 2011 | [Terms and Conditions](#)